

Petit éloge
de la chanson française

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Illustrations de couverture et intérieures : Didier Tronchet
Les « Chansons déprimantes » sont parues dans le journal *Libération*
en 2020-2021

Couverture et mise en page : Flora Monnin

© Éditions Les Pérégrines, 2022

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Didier Tronchet

Petit éloge
de la chanson
française



Éditions Les Pérégrines

Du même auteur

Les Fantômes de Séville, La Fosse aux ours, 2022

Robinsons, père et fils, Elytis, 2017

L'univers à peu près. Petit imprécis de culture approximative, Les Échappés, 2016

Vertiges de Quito, La Table Ronde, 2012

Le Fils du yéti, Flammarion, 2011

Football, mon amour, J'ai lu, 2010

Nous deux moins toi. Petit précis de rupture amoureuse,
Flammarion, 2007 ; J'ai lu, 2009

Journal intime d'un bébé formidable, Flammarion,
2006

Ton père, ce héros, Flammarion, 2006

Petit traité de vélosophie, Plon, 2000

Contact : www.tronchet.com

*La v'là qui s'radine
Et dès le réveil
Elle vient en chafouine
Te ronger l'oreille
Et dans ton cerveau
V'là que tournent en rond
À coups de marteau
Trois notes à la con
J'aime pas la chanson !*

Juliette



Les chansons mentionnées dans
ce *Petit éloge de la chanson française* font l'objet d'une playlist
à retrouver sur le site www.tronchet.com

C'est un beau roman
(Comment je suis tombé dans la chanson française)

Ce devait être dans la cuisine, tout en Formica, le matériau noble de l'époque et des classes populaires. J'étais à la table du petit déjeuner, bol de lait fumant et tartine beurrée, dans le demi-sommeil de ce matin d'école et la semi-conscience de mes huit ans. Calé face au petit transistor Radiola. Je le connaissais par cœur, avec son revêtement plastique imitation bois, son antenne télescopique et le mystère de ses petites et grandes ondes chiffrées, sa molette qui modulait une échelle graduée portant des noms affolants. À cet âge on relit mille fois tout ce qui nous tombe sous les yeux, aussi connaissais-je par cœur la composition du chocolat en poudre Banania figurant sur la boîte.

Ce ne fut pas un matin comme les autres. La radio était probablement branchée sur RTL, la station favorite de ma mère. Quand du haut-parleur rond

constellé de petits trous réguliers sortit une voix inconnue et sourde. « Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague, et les vagues de dunes pour arrêter les vagues... » Instantanément, j'y étais. J'ai suivi les vagues de dunes, et Frida la blonde quand elle devient Margot, qui vous laisse à jamais le cœur à marée basse. En apesanteur entre les cathédrales pour uniques montagnes et les noirs clochers comme mâts de cocagne, où des diables en pierre décrochent des nuages... Comment cette voix connaissait-elle aussi bien le plat pays qui était le mien ? Car je vivais alors au fond du Pas-de-Calais, lui-même au fond de la France, c'est-à-dire un double fond. Et au bout des trois minutes, je suis repassé du sable humide au Formica. Quel voyage ! Ce n'étaient pourtant pas les cocotiers factices que nous promettent certaines ritournelles faciles. Ça soufflait dur et fort, ça sentait le varech. Ce chanteur était un prestidigitateur, et ma conviction s'est forgée ce jour-là : la chanson est un tour de magie.

Toute la journée, j'ai porté en moi cette vague de fond, cette brume rampante et les images fortes qu'elle charriait. Notamment le ciel si bas qu'un canard s'est pendu. Voilà une métaphore, trouvais-je, qui évoquait bien la tristesse. Ce canard si déprimé

par l'ambiance qu'il en finissait au bout d'une corde. Un peu plus tard dans la journée, je me suis gravement posé des questions quant à la manière dont le volatile avait pu trouver une corde d'abord, y faire un nœud coulant (super dur déjà pour moi), avant de la passer autour d'une branche et de son cou pour le saut final. En outre, je trouvais le geste un peu excessif et la décision trop rapide, sachant qu'un canard est quand même vaguement migrateur et que d'un coup d'aile, même s'il était né dans l'gris par accident, il pouvait rejoindre les pays sucrés tout l'temps, comme le chantera Laurent Voulzy bien plus tard.

J'ajoute, et l'on constate dans quels abîmes de réflexion la chanson française très tôt me plongeait, que ce n'était pas, à mon sens, le moyen le plus efficace, vu que le canard battait des ailes un long et pénible moment, retardant ainsi l'issue fatale. Tant qu'à donner dans la licence poétique, le chanteur eût été plus inspiré de choisir pour son volatile si habile de ses pattes soit le pistolet, soit l'arsenic. En guise d'épilogue et pour m'éviter du courrier, j'ai fini par comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un canard mais d'un *canal* qui se serait pendu. Ce qui me paraît encore moins jouable. De cet autre jour date mon indulgence envers les textes de chansons à vocation

métaphorique. Avec sa pendaison de canal, Jacques Brel, car c'était lui, avait poussé très loin le curseur du surréalisme.

Dans ce ténébreux Pas-de-Calais à jamais jacques-brelisé, il me fallait ensuite prendre le chemin des écoliers. Il était conforme à l'imagerie du Grand Nord : battu par les vents mauvais, une rase campagne hantée par le croassement des corbeaux, à moins que ce détail ne me soit soufflé par le grand Jacques lui-même, qui n'est pas le dernier à patauger dans le lugubre. Quelques maisons isolées, calfeutrées, sans âme qui vive, une route départementale à traverser et, après une petite demi-heure de marche, voici le collège de briques rouges et son éclairage chiche. Dans mon souvenir, il faisait encore nuit quand j'y entrais et nuit déjà quand j'en sortais. Comme pour les mineurs de *Germinal*, sans vouloir attendrir à bon compte. De toute façon, je ne m'en plaignais pas, ignorant qu'un ailleurs fût possible.

Et pourtant cet ailleurs m'a été suggéré par un autre chanteur, qui m'accompagna à l'époque de ses couplets sur cette *long and winding road*. Non les Beatles, pas encore, mais Gérard Lenorman. Qu'on pardonne à l'enfant qui naissait à l'art lyrique de ne

pas hiérarchiser. Tout m'était bon à condition que mon cœur fût touché, par un mot et des notes. Or Gérard Lenorman avait assemblé les deux et sorti de son chapeau l'une de ces chansons qui ne parlaient qu'à moi :

Je me souviens de ces matins d'hiver
Dans la nuit sombre et glacée
Quand je marchais à côté de mon frère
Sur le chemin des écoliers

Jusqu'ici tout était pour moi, sauf le frère, que je n'ai jamais eu (« sais-tu si tu avais vécu ce que nous aurions fait ensemble », se demandera un jour Maxime Le Forestier).

Et mon Gérard d'enquiller sur une bataille de boules de neige en riant mais surtout, et c'est là qu'il attisait le feu qui devait couvrir sous la braise, il complétait :

Nos esprits s'évadaient
Pour se rejoindre ailleurs
Vers des plages
Où il fait toujours beau
Où tous les jours sont chauds